

Bienvenue à Cannhattan !

Mai 2006

Ici les buildings sont des vaisseaux flottant sur le grand bleu, s'illuminant le soir en modifiant doucement l'espace nocturne de la mer. Seul le téléspectateur les approche. Les blocks sont des méga-hôtels accoudés face à la Croisette. La Croisette est un tapis roulant... de gens éternellement bronzés. Cannes se confond avec son aura. La démesure est partout; dans les écrans, dans la quantité de films présentés quotidiennement, la diversité internationale, la population qui double ou triple en deux semaines (vous connaissez ça, les Hautais), le nombre de robes de soirée et smoking au mètre carré, de revues de cinéma en papier glacé, de journalistes de presse ou TV, badgés jaune. Les exploitants de salle, dont je, vous faites partie sont badgés bordeaux et... cela en conformité avec le style Broadway. Of course.

Ce que n'approche jamais la télévision en revanche, c'est toute l'activité multiforme de l'industrie du cinéma, et en particulier ceux qui dévorent le plus de films, collectant les émotions de chaque séance pour mieux les faire parvenir à un possible futur public, avide. Les distributeurs jaugent aussi la qualité des applaudissements, sans compter les stars qui maintiennent un fort degré de représentation en zones inconnues de votre serviteur.

Touché au cœur dès le premier jour, j'hésite à être si enthousiaste et pourtant *Ici Najac allo la Terre et Bamako* du réalisateur africain A. Sissako me remplissent d'une certaine magie du cinéma : voir la vie comme elle va et en sentir ses subtilités, les choses universelles, les différences, les conflits, aller où l'on n'entre jamais, entendre comme on n'a jamais écouté.

Plus tard, ce sera *Taxidermia*, un ovni cinématographique hongrois, menant de la caverne à la galerie d'art en 3 épisodes et passant par le souvenir communiste. Un régal d'horreurs pour certains, une réflexion sur les limites du corps pour d'autres. Coup de cœur et haut le cœur.

Bien sûr j'ai adoré les femmes almodovariennes dans *Volver* (prononcer [bolbère]=revenir), *Fast Food Nation* sur les dérives de l'alimentation de masse, *Red Road* filmé à Glasgow, repensé en bien *d'Il Caïmano* de N. Moretti, été déçu de la Palme d'Or *Le vent se lève* de Ken Loach, pas extraordinaire et ouvertement violent. D'ailleurs j'ai remarqué que des spectateurs ne savent plus où se trouve le "gore", ne ressentent plus la mort, peuvent regarder sans broncher la destruction des corps et se soulever pour une vision différente des corps, bizarre. J'ai encore regretté d'avoir loupé la leçon d'actrice de Gena Rowland, improvisatrice époustouflante chez John Cassavetes et *Shortbus*, un film dont on m'a dit beaucoup de surprises... sexuelles.

Ici on applaudit plutôt deux fois qu'une aux génériques des projections, on se file et refile les invitations, on se mouille les yeux plusieurs fois par jour, d'émotion ou de saturation. Contrastes toujours. Converger vers les salles archicombles, faire la queue des priorités, éviter les robes du soir, zig-zaguer entre les badauds starophiles plus que cinéphiles est un étrange pendant aux mondes multiples croisés sur les écrans. Cette séance va-t-elle me ravir ? Ravissez-moi, faites-moi vivre comme..., montrez-moi comme... Projeter sa propre existence sur l'écran, des ressources pour nous aider à faire notre petit film quotidien.

A la fin, quitter Cannes c'est un peu comme sortir de la presqu'île new-yorkaise, fourmilière colorée, affairée en permanence, « the city that doesn't sleep », ou la journée commence par un film à 8h30 et s'achève à minuit ou beaucoup plus tard après 6 ou 7 projections, fêtes aux terrasses des villas en option. Adieu Cannhattan, retour aux contrées sombres sans écran mais « l'oreille collée au sol pour entendre le lendemain » (Aimé Césaire, cité dans *Bamako*)

Baisers tgv vers le ciné de la plage.

Gill Viandier